

# Mettre en lumière les œuvres de Philippe Lejeune sur l'écriture autobiographique

MURSI, EMAN<sup>1</sup>, & BREIBESH, FADWA<sup>2</sup>

Département de Français, Faculté des Langues, Université de Benghazi, Benghazi-Libye

[eman.m.mursi@gmail.com](mailto:eman.m.mursi@gmail.com)<sup>1</sup> & [fadwa.breibesh@uob.edu.ly](mailto:fadwa.breibesh@uob.edu.ly)<sup>2</sup>

---

## Résumé

---

Cet article concerne les idées de L'autobiographie en France et du Pacte autobiographique de Philippe Lejeune. Ces idées sont développées dans le contexte d'une analyse de deux textes tirés de la littérature française du 20ème siècle à savoir Enfance de Nathalie Sarraute et Une femme d'Annie Ernaux. Les deux œuvres sont situées entre le genre du roman et de l'autobiographie. Nous nous intéressons à une manière particulière de relever les modèles d'écriture autobiographique d'après Philippe Lejeune.

---

## المخلص

---

نتناول في مقالنا هذا آداب السيرة الذاتية وملامحها في الأدب الفرنسي من خلال مؤلفات فيليب لوجون (السيرة الذاتية في فرنسا و ميثاق السيرة الذاتية). وحتى نكتشف بصورة أوضح أفكار فيليب لوجون حول السيرة الذاتية نقوم بتحليل نصين من نصوص الأدب الفرنسي في القرن العشرين. النص الأول (طفولة) للكاتبة الفرنسية ناتالي ساروت والنص الثاني (امرأة) للكاتبة الفرنسية آني ارنو، هذه الأعمال التي يمكن أن تندرج بين الرواية والسيرة الذاتية. ومن خلال هذا التحليل نحاول معرفة خصائص كتابة آداب السيرة الذاتية حسب رؤية فيليب لوجون المتخصص في هذا المجال

---

**Mots clés:** Autobiographie, Analyse, Lejeune, Prose, Pacte, Récit Rétrospectif, Témoignage

Dans ses deux livres très connus à savoir *L'autobiographie en France* (1971) et *Le pacte autobiographique* (1975), Philippe Lejeune a théorisé sur le genre autobiographique en distinguant ce genre de celui du roman. Pour ce faire, il a mis l'accent sur la nécessité d'avoir un discours à la première personne, écrit en prose et traitant de la vie individuelle de l'auteur. Outre ces aspects, Philippe Lejeune a énuméré dans ses deux ouvrages devenus des repères pour tous ceux qui s'intéressent à l'autobiographie et qui sont soucieux de mieux comprendre les romans autobiographiques, d'autres points importants comme le style d'écriture utilisé par l'autobiographe pour faire passer le message qui lui importe.

Afin de voir comment ces différents éléments sont représentés dans un texte autobiographique, nous avons choisi deux œuvres écrites par deux femmes françaises. Les œuvres choisies sont *Enfance* et *Une femme*. La première œuvre est écrite par Nathalie Sarraute (1983), une écrivaine française d'origine russe et la deuxième est à mettre à l'actif d'Annie Ernaux (1988). Les deux autobiographies sont écrites dans des styles totalement différents et se déroulent dans des espaces plus ou moins différents puisque dans *Enfance*, outre la France, les actions se déroulent également en Russie. Tous ces facteurs entrent en jeu dans notre développement des idées défendues par Philippe Lejeune (1975) dans *Le pacte autobiographique* en particulier.

Philippe Lejeune (1975) définit l'autobiographie comme « le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (p. 14). L'autobiographie peut prendre des formes diverses. L'auteur peut choisir de parler uniquement de lui ou en relation avec ses parents, son environnement immédiat afin de montrer au

lecteur comment tous ces éléments ou toutes ces personnes ont influencé sa vie. Il faudrait aussi signaler que l'autobiographie a des traits qui lui sont plus ou moins propres à savoir l'utilisation constante du pronom personnel de la première personne du singulier " je " et le fait que la personne qui se cache derrière le " je " est le personnage central du récit. Evoquant l'utilisation du pronom personnel " je " comme une des marques par lesquelles nous reconnaissons une autobiographie, Philippe Lejeune (1975) écrit dans *Le Pacte autobiographique* que « le pronom personnel 'je' renvoie à l'énonciateur de l'instance de discours où figure le 'je' ; mais cet énonciateur est lui-même susceptible d'être désigné par un nom (qu'il s'agisse d'un nom commun déterminé de différentes manières, ou d'un nom propre) » (p. 21). Ces différents paramètres nous ont aidé dans le choix de nos deux œuvres *Enfance* et *Une femme*. Cela voudrait dire que ces deux romans répondent à des degrés divers aux critères de l'autobiographie. Et pour l'analyser à la lumière de la définition que Philippe Lejeune donne du pacte autobiographique, il serait tout à fait judicieux de dire dès maintenant ce qu'est en fait le pacte autobiographique.

Parlant justement du pacte autobiographique, Philippe Lejeune (1971) fait remarquer qu' « écrire un pacte autobiographique (quel qu'en soit le contenu), c'est d'abord poser sa voix, choisir le ton, le registre dans lequel on va parler, définir son lecteur, les relations qu'on entend avoir avec lui : c'est comme la clef, les dièses où les bémols en tête de la portée : tout le reste du discours en dépend. C'est choisir son rôle » (p. 72). En lisant cette remarque de Lejeune, nous comprenons mieux le genre littéraire auquel appartiennent les deux œuvres qui font partie de notre corpus d'études à savoir *Enfance* de Nathalie Sarraute (1983) et *Une femme* d'Annie Ernaux (1988). Cela est d'autant vrai qu'au début des

deux romans, les deux écrivaines ont pris soin de dire d'une certaine manière, sous des formes différentes, les buts qu'elles assignent à leur roman. À travers leurs propos, nous constatons qu'elles veulent établir une différence entre un roman normal et l'autobiographie.

Elles cherchent aussi à travers les premiers mots de leurs romans à établir un certain lien avec leur lecteur, à avoir plus ou moins leur sympathie comme si elles s'adressaient à des personnes qui leur sont tout à fait familières. À l'instar de Rousseau dans *Les Confessions*, elles affirment qu'elles veulent parler de leur vie. Elles prennent en quelque sorte l'engagement de tout dire sur elles. Quand Rousseau écrivait dans *Les Confessions*, « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi » (Rousseau, 2009, Livre-I, p. 1), les deux auteures françaises que nous étudions passent par d'autres formules pour annoncer le but de leur entreprise. Comme le fait remarquer Lejeune (1975) dans sa définition du *Pacte autobiographique*, Annie Ernaux (1988) essaie d'établir un pacte avec le lecteur. Et ce pacte peut figurer soit au début du livre de manière assez solennelle ou être disséminé dans les premières pages du texte et réaffirmé tout au long du texte. En ce qui concerne Nathalie Sarraute (1983), elle démarre comme si elle parlait avec quelqu'un. Elle cherche donc à créer un lien avec lui. Elle commence son autobiographie ainsi, « Alors, tu vas vraiment faire ça ? Evoquer 'tes souvenirs d'enfance'...Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux 'évoquer tes souvenirs' ..il n'y pas à tortiller, c'est bien ça.. Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi... » (p. 9). Quand son interlocuteur imaginaire lui dit, « Non, tu feras pas ça.. » (p. 9), la

réponse qu'elle lui donne ne souffre d'aucune ambiguïté : « Si, je le ferai ». Voilà, je me libère, l'excitation, l'exaltation tend mon bras, j'enfonce la pointe des ciseaux de toutes mes forces, la soie cède, se déchire, je fends le dossier de haut en bas et je regarde ce qui en sort (...) quelque chose de mou, de grisâtre s'échappe par la fente » (Sarraute, 1983, p. 15). Nous sentons donc chez Nathalie Sarraute (1983), la détermination de raconter sa vie, de dire ce qui ne va pas afin de pouvoir se libérer d'un éventuel poids moral.

En lisant *Une femme* d'Annie Ernaux (1988) à la lumière de la définition que Lejeune donne du pacte autobiographique, nous constatons qu'elle choisit également le ton et le registre sous lequel elle voudrait s'adresser au lecteur. Le constat que nous faisons est que le registre et le ton sont totalement différents de ceux adoptés par Nathalie Sarraute (1983). Nous sentons chez Nathalie Sarraute (1983) dans *Enfance* plus de convivialité et le souhait de vouloir se rapprocher du lecteur. À preuve, elle crée un dialogue imaginaire qui le rapproche plus du lecteur. Quand le lecteur lit *Enfance*, il a l'impression que le personnage central s'adresse à lui et a besoin qu'il réponde à ses questions. C'est tout à fait le contraire chez Annie Ernaux (1988) dans *Une femme*. Cette différence serait liée peut-être au contenu des livres. Dans *Enfance*, Nathalie Sarraute (1983) parle de son enfance, de ses rapports avec ses parents, avec ses cousins et pour rendre son livre plus intéressant, adopte un ton et une langue qui ressemblent à ceux d'un enfant même si par moments, l'adulte prend la place de l'enfant. Avant de revenir sur les questions de langues, il serait bien de mentionner que l'une des grandes différences notables entre les débuts des deux autobiographies *Une femme* et *Enfance*, est que le pacte autobiographique qu'Annie Ernaux (1988) a signé avec ses lecteurs est

intervenu pour la première fois à la page 22 alors que chez Nathalie Sarraute (1983), dès la neuvième page le lecteur est déjà mis au courant de ce qui l'attend. Les premières lignes du pacte d'Ernaux sont ainsi libellées,

Je vais continuer d'écrire sur ma mère. Elle est la seule femme qui ait vraiment compté pour moi et elle était démente depuis deux ans. Peut-être ferais-je mieux d'attendre que sa maladie et sa mort soient fondues dans le cours passé de ma vie, comme le sont d'autres événements, la mort de mon père et la séparation d'avec mon mari, afin d'avoir la distance qui facilite l'analyse des souvenirs. Mais je ne suis pas capable en ce moment de faire autre chose. (Ernaux, 1988, p. 22)

Etant elle-même un peu indécise sur la marche à suivre, elle a senti la nécessité de clarifier davantage son idée un page après en ces termes,

Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots (c'est-à-dire que ni les photos, ni mes souvenirs, ni les témoignages de la famille ne peuvent me donner cette vérité) Mais je souhaite rester, d'une certaine façon, au-dessous de la littérature. (Ernaux, 1988, p. 23).

Cette différence d'approches que nous venons de noter chez Nathalie Sarraute (1983) et Annie Ernaux (1988) à travers la présentation de leurs objectifs dans *Enfance* et *Une femme*, nous pousse à aborder une autre question qu'aborde Lejeune (1971) dans son œuvre *L'autobiographie en France*, à savoir le pourquoi d'une autobiographie. Dans une esquisse de réponse, Lejeune (1971) dit qu'« écrire son histoire, c'est essayer de se construire, bien plus qu'essayer de se connaître. Il ne s'agit pas de dévoiler une vérité historique, mais de révéler une vérité intérieure : on recherche le sens et l'unité, bien plus que le document et l'exhaustivité » (p. 84).

Avant de voir dans quelle mesure les deux œuvres que nous étudions répondent ou non à cette définition de Lejeune (1971), nous

voudrions bien continuer l'exploration des autres raisons qui peuvent pousser un auteur à rendre publique une partie où la totalité de sa vie privée. Les résultats de notre recherche nous montrent que la définition de Lejeune (1971) est en quelque sorte un condensé des différentes raisons qui conduiraient à la rédaction d'une autobiographie. Il semblerait qu'un écrivain qui écrit son autobiographie a besoin de témoigner par rapport à quelque chose d'important, d'oublier un drame ou une déception, de confesser peut-être un crime ou un péché, de rechercher son identité, de donner un sens à sa vie, bref de rester en quelque sorte immortel étant que les écrits restent pour l'Histoire et que les paroles s'envolent. Et pour raconter sa vie, l'auteur adopte une langue tout à fait particulière. Lejeune (1971) aborde cet aspect de l'autobiographie et du pacte autobiographique en ces termes,

« L'autobiographe a souvent l'impression qu'aucun des langages dont il dispose ne peut traduire dans sa complexité ce que lui livre sa mémoire » (p. 85).

À la lumière du développement que nous venons de faire sur les raisons de la rédaction d'une autobiographie et sur le langage tout à fait particulier qui est créé à cet effet, il nous revient maintenant de rechercher dans *Enfance* et *Une femme* les éléments cités plus haut et voir en quoi, ils sont différents d'une œuvre à l'autre. D'emblée, parlant de ce qui est commun aux deux œuvres, nous dirons que c'est l'histoire de la mère racontée sous des formes et des tons différents en raison des circonstances et des rapports conflictuels ou non que les deux narratrices et partant les deux écrivaines ont eu avec leurs mères respectives.

Dans *Enfance*, le personnage parle souvent de sa mère avec un ton qui indique un peu au lecteur l'état de leurs rapports. Par exemple, elle dit,

Maman me lit de sa voix grave, sans mettre le ton (...) les mots sortent drus et nets (...) par moments j'ai l'impression qu'elle ne pense pas beaucoup à ce qu'elle lit (...) quand je lui dis que j'ai sommeil ou que je suis fatiguée, elle referme le livre très vite, il me semble qu'elle est contente de s'arrêter. (Sarraute, 1983, p. 39)

Des propos venant de la bouche d'un enfant devenu aujourd'hui adulte, nous pourrions nous demander pourquoi elle parle ainsi. Est-ce pour témoigner de la difficulté de ses rapports avec sa mère ou juste pour se décharger d'un poids par le simple fait de les dire ? Notre questionnement reste plus important et encore plus sans réponse quand ce même personnage central parlant de sa mère dans *Enfance* dit,

Donc un enfant comme sont, comme doivent être les enfants, aime sa maman. Et alors il la trouve plus belle que qui que ce soit au monde. C'est cet amour qu'il a pour elle qui la lui fait trouver si belle (...) la plus belle (...) Et moi, c'est évident, je ne l'aime pas, puisque je trouve la poupée de coiffeur plus belle. Mais comment est-ce possible ? Mais est-ce certain ? Mais peut-être, après tout, que je ne le trouve pas (...) Est-il bien sûr qu'elle est plus belle ? (...) j'ai beau m'efforcer, il n'y a rien à faire, ça crève les yeux : maman n'est pas aussi belle. (Sarraute, 1983, pp. 94-95)

Parvenue à ce niveau de notre réflexion, nous pourrions nous demander si elle écrit pour avouer une faute grave, celle d'avoir dit à sa maman de son vivant qu'elle n'était pas belle. Le but de cette autobiographie selon Nathalie Sarraute (1983) est de "décrire comment naît la souffrance qui accompagne le sentiment du sacrilège", le sacrilège qu'est le fait de dire que sa mère ne répond pas aux canons de beauté. Si nous comprenons bien les propos de Nathalie Sarraute (1983), écrire son autobiographie est une façon pour elle de dire la vérité par rapport à quelque chose qui a marqué sa vie et ses rapports avec ses parents et



particulièrement sa mère. L'acte qui se trouve caché derrière les propos de Nathalie Sarraute (1983) rejoint un peu la formule consacrée de Gide selon laquelle, « Il serait temps que je dise enfin la vérité. Mais je ne pourrai la dire que dans une œuvre de fiction » (Lejeune, 1975, p. 43). Cette définition empruntée à Gide justifie très bien le choix que Nathalie Sarraute (1983) a fait de passer par le genre autobiographique pour passer le message qu'elle avait sur le cœur.

Le genre autobiographique sert donc à faire des aveux pour se faire pardonner et à se décharger soi-même d'un fardeau. Mis à part l'aveu, l'autobiographie a également un rôle de témoignage sur une partie de la vie de l'auteur. Cette idée défendue par Lejeune (1975) en parlant de Gide est également valable pour Nathalie Sarraute (1983). Par exemple dans le passage suivant, la narratrice d'*Enfance* fait un témoignage sur la pratique religieuse de sa grand-mère. Elle dit justement,

je ne sais pas si grand-mère était vraiment croyante, je crois qu'elle allait à l'église les jours de fête pour prendre part à des rites qu'elle aimait, pour retrouver sa Russie, s'y replonger, et moi je m'y replongeais avec elle (...) je retrouvais la chaleur, la lumière d'innombrables cierges, les icônes dans leur chasse comme une dentelle d'argent ou d'or éclairées par les flammes des petites veilleuses de couleur, les chants grégoriens (. . .) une ferveur répandue sur tout et en moi comme une exaltation très douce et calme que j'avais déjà ressentie (. . .) Était-ce à Pétersbourg ou encore avant, à Ivanovo. (Sarraute, 1983, p. 219)

Au-delà du témoignage sur la pratique religieuse de la grand-mère, c'est en quelque sorte un témoignage sur les premiers contacts que la narratrice a avec l'Église catholique.

Dans la seconde œuvre autobiographique que nous étudions à savoir *Une femme* d'Annie Ernaux (1988), la narratrice à l'instar de celle qui se trouve dans *Enfance*, fait un témoignage à l'endroit de sa mère en mettant en exergue la tournure qu'a prise leur relation et qui a même

conduit au fait que sa maman ne lui servait même plus de modèle. Elle déclare,

elle a cessé d'être mon modèle. Je suis devenue sensible à l'image féminine que je rencontrais dans L'Echo de la Mode et dont se rapprochaient les mères de mes camarades petites-bourgeoises du pensionnat. : minces, discrètes, sachant cuisiner et appelant leur fille 'ma chérie'. Je trouvais ma mère voyante. Je détournais les yeux quand elle débouchait une bouteille en la maintenant entre ses jambes. J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. (Ernaux, 1988, p. 63)

En prêtant une plus grande attention à ces propos de la narratrice, nous trouverions derrière le témoignage une sorte d'aveu sur ce qu'elle a toujours pensé de sa maman.

Un autre point important qui accorde de la valeur ou non à l'autobiographie est sans nul doute le style d'écriture adopté par l'autobiographe. Philippe Lejeune (1975) écrit à ce sujet qu'« une écriture trop soignée ou trop manifeste réveille chez le lecteur d'autobiographie une méfiance dont il saurait difficilement se défaire, même s'il comprend qu'elle est sans fondement » (p. 189). Il continue son argumentation en disant que, « l'aphorisme de Valéry, selon lequel ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau, s'appliquerait facilement à l'écriture » (p. 189). Si nous revenons aux deux citations portant sur le style d'écriture, nous pourrions dire sans se tromper que la première définition qui parle d'une écriture trop soignée s'applique très bien à *Une femme* qui est un roman autobiographique écrit dans un français pas forcément soutenu mais vraiment différent du style d'écriture qui est celui de *Enfance* de Nathalie Sarraute (1983). Nous sentons l'écriture adoptée dans *Une femme* plus mûre, plus élaborée et adaptée aux différentes situations. Nous constatons qu'elle utilise plusieurs niveaux de langues, qui expriment soit son état d'enfant, d'adolescente, soit son

état de femme accomplie. Ce style s'oppose carrément à celui choisi par la narratrice dans *Enfance* parce que comme le suggère le titre même de l'œuvre elle se donne pour mission de parler de son enfance et de ses relations avec ses parents tant en Russie qu'en France.

Dans *Enfance*, nous remarquons que la narratrice n'est pas tout le temps sûre de ce qu'elle raconte parce qu'elle le fait en tant qu'enfant et nous savons très bien que les enfants ne se souviennent pas forcément de ce qu'ils ont posé comme acte la veille. Ce manque d'assurance dans les propos, les hésitations dans la formulation des idées et le vide dans les souvenirs sont illustrés dans *Enfance* par les points de suspension qui sont nombreux dans le livre. Un des exemples pour illustrer notre remarque est le paragraphe suivant :

Non, tu n'as rien demandé du tout (. . .) Si, je t'ai demandé si je pouvais voir Fantômas avec Micha et tu as dit oui (. . .) Ce n'est pas possible (. . .) tu penses (. . .) quand on est peureux comme toi. Je suis sûr que Micha n'a pas peur (. . .) Mais moi je vais mourir (. . .) rien que de penser que ça va revenir, reste avec moi (. . .) C'est tout ce qui me manquait. Je dois me lever à six heures (. . .) et tu n'as rien, tu n'es pas malade, tu te laisses aller comme un bébé, une vraie mauviette (. . .) à onze ans ne pas pouvoir se dominer à ce point, c'est honteux. C'est la dernière fois que tu as été au cinéma. (Ernaux, 1988, p. 228)

Philippe Lejeune (1975) signale lui-même que « cette invention d'une écriture fait l'intérêt des autobiographies les plus réussies du 20<sup>e</sup> siècle...c'est cette écriture qui d'ailleurs entraîne les réactions des lecteurs, réactions qui peuvent être violentes et auxquelles se mesure l'efficacité du portrait » (p. 190). Dans le cas d'*Une femme* ou d'*Enfance*, le style d'écriture peut ou non attirer le lecteur. Tout dépendrait sûrement du type de lecteur et de ce que nous recherchons à travers la lecture. Selon les spécialistes de ce genre littéraire, la langue joue un rôle

très important dans l'autobiographie, par conséquent « un langage conventionnel ne peut pas exprimer les sentiments de l'enfant, la recherche sur les mots et sur le style devient très importante et permet d'approfondir la compréhension des sentiments de l'enfant et du monde en général » (Pimido, 2011). Cette remarque illustre très bien le choix d'écriture qui est celui de Nathalie Sarraute (1983) dans *Enfance*.

Nous remarquons en fin de compte que l'autobiographie est un genre littéraire qui demande une grande création de la part de l'écrivain s'il veut être lu, être compris et être accepté par le lecteur. Comme nous avons pu le constater, les deux écrivaines dont nous avons étudié les œuvres ont chacune un style qui leur est propre. Le style d'Annie Ernaux (1988) est plus dépouillé et plus élaboré tandis que Nathalie Sarraute (1983) a voulu garder une écriture qui ressemblerait à celle d'un enfant à qui nous demandons par exemple de raconter son passé ou les actes qu'il a posés. Après tout, les deux avaient un message. Elles cherchaient toutes à parler de leur vie individuelle dans le but peut-être que cela puisse servir aux personnes qui vont les lire. C'est aussi une manière de se débarrasser d'une partie de leur vie et de confesser certaines des mauvaises attitudes et des comportements maladroits qu'elles ont adoptés dans leur vie, à l'endroit de leur mère, ou d'autres membres de leur famille, afin de se faire pardonner et d'avoir le cœur et la conscience tranquille pour continuer à vivre en paix.

Les illustrations que nous avons fournies dans notre analyse nous ont permis d'expliquer à la lumière des idées développées par Philippe Lejeune dans *L'autobiographie en France* et *Le Pacte autobiographique* que les deux œuvres littéraires du 20<sup>ème</sup> siècle, *Une femme* et *Enfance* sont bel et bien des romans autobiographiques avec des résonances totalement différentes puisqu'ils sont écrits par deux personnes qui sont

toutes françaises mais qui ont passé leur enfance dans des aires géographiques complètement différentes.

### **Bibliographie**

Ernaux, A. (1988). *Une femme*. Édition Gallimard, Paris.

Lejeune, P. (1975). *L'autobiographie en France*, Librairie Armand Colin, Paris.

Lejeune, P. (1975). *Le Pacte Autobiographique*. Éditions du Seuil, Paris.

Magazine littéraire (1983, juin). *Portrait de Nathalie*. N° 196, p. 19. Entretien avec Viviane Forrester. Extrait de [http://www.analisiqualitativa.com/magma/0801/article\\_08.htm](http://www.analisiqualitativa.com/magma/0801/article_08.htm)

Pimido. (2011, 20 mars). *Enfance - Nathalie Sarraute*.

Sarraute N. (1983). *Enfance*, Édition Gallimard, Paris.

Rousseau, J.J. (2009). *Les Confessions : Livre-I* (Édition de Bernard Gagnebin & Marcel Raymond). Folio classique, Paris. (L'œuvre original publiée entre 1782 et 1789)